

L'envie d'écrire ne m'est pas venue tout d'un coup. Depuis longtemps, elle me prenait par moment, me faisant jeter sur le papier quelques bribes, décousues et sans conséquence : ainsi se sont accumulés pêle-mêle aphorismes primaires, humeurs, ou sentences contradictoires. Ces bouts de prose épars, pour qu'ils ne restent pas sans lendemain, c'est tardivement que j'ai entrepris de les reprendre en m'obligeant à les ranger, avec l'espoir aussi de leur faire livrer un sens. Pour m'encourager, je me suis dit que ces choses griffonnées sous le coup de l'inspiration passante, si je parvenais à les mettre dans une séquence harmonieuse où l'esprit trouverait son content, un essai pourrait voir le jour.

C'est maintenant chose faite. Au long d'un lent travail de mise en ordre, de corrections en retouches, je creusais comme un tunnel sans savoir s'il déboucherait quelque part, guidé par un horizon préconçu dont le flou me faisait craindre de n'avoir au bout du compte rien à formaliser de consistant. Mais, un peu comme en mangeant l'appétit peut venir, en pensant une argumentation peut s'affirmer et s'affermir ; comme en ameublissant le terrain la pousse ne peut être que prometteuse, en remuant des idées dans l'abstrait et le concret un raisonnement peut prendre corps.

Mon propos n'emprunte pas les détours du roman, ou les atours de la poésie, ne se prête pas à la mise en images pour court ou long métrage, n'a pas l'autorité de la démonstration scientifique. C'est une tentative de poser une amorce de sens à ce qui n'en a pas, en réclame pourtant de par un intérêt personnel bien compris, par un élémentaire besoin de savoir-vivre, qu'il faut bien reconnaître comme étant terriblement manquant. Dégager un propos clair dans le dédale de la réalité, apporter de la fluidité dans le milieu turbide de ce qui se dérobe au simple savoir, c'est chose si peu aisée que l'objectif pourra paraître plus que relever de l'ambition à coup sûr frôler la prétention.

Dans un premier temps, j'ai cru me répandre en dérision sur la vision à courte vue qui rend satisfaits mes contemporains dans l'occupation de soi et le maintenant. Or, j'ai dû reconnaître que ma propre préoccupation n'était pas loin finalement d'être celle-là, car la question de je est centrale dans mes interrogations ainsi que celle de maintenant. Mais mon optique me fait regarder au-delà, chercher à voir en m'écartant, en prenant du champ, avec la volonté de dire quelque chose à propos du jouir du vivre en le tenant dans l'ombre du devoir mourir. Ces deux appels impérieux doivent avoir dans leur opposition un point commun qui les rende homogènes, visible avec la longueur d'onde adaptée.

Depuis l'enfance me poursuit comme une offense qu'il soit possible de partir, d'obscurément avoir à finir. Le sexagénaire confirmé, sous la pression du délai qui mincit, ressasse, cherche à affiner cette interrogation, se désespère d'avoir la vue de sa raison d'être en approche finale. Inlassablement posée, l'énigme résistante par définition à toute volonté de comprendre, cependant est vouée à céder comme une combinaison. En livrant cet assaut, il faut avoir à l'esprit que la définition du partir ne peut être ébauchée sans que lui soit associée celle du jouir de rester ; ce défi du bon sens se dresse et se perd à la fois dans le temps imparti.

Le polir de l'écriture et du contenu est assez proche d'un travail sur soi, d'un soin psychique, dans mon cas par rapport à un problème que je n'ai pas de mal à identifier, simplement celui d'être né. Quelque chose ne colle pas, au fait d'être né condamné je cherche la raison manquante, des éléments de réponse à cette béante bévue. Alors, me prenant pour un philosophe, sans avoir la présomption de rivaliser avec ceux que les ventes ont fait passer maîtres, je me débats avec un adversaire insaisissable pourtant bien réel, avec pour objet plus précis la contradiction du phénomène humain.

Décidé à formuler une modeste proposition qui éclaire le parcours à faire, pour soi, pour son compte personnel, et en société, dans la réalité contemporaine, je ne suis pas sûr d'avoir la manière ou le talent qui justifie d'écrire. Qu'à cela ne tienne ! C'est un peu d'excitation à voir si au fond je n'en aurais pas un brin et quelque présomption aussi qui motivent la présente entreprise. Qu'on veuille bien accorder à ces pages une valeur que j'appellerais de scripture : comme dans l'oeuvre de sculpture, l'art s'aide d'une part de travail tourné vers la révélation du beau. Cette prétention dans la forme rejoint celle du projet de dire quelque chose, de faire entendre quelque chose d'un domaine muet.

Je lis peu, ce qui justifierait que je ne sois pas lu. Mais je dois avouer, pour ma décharge, mon désarroi face au trop grand nombre des écrits et des langues des autres, qui démontrent l'inépuisable où la bonne volonté se noie, mais dans un sens aussi se rattrape, car sans fin s'y nourrit la création. Dans l'ample production, les mêmes choses ont pu être dites, et de façon plus pertinente. Pourtant, cette probabilité que le foisonnement batte en brèche mes humbles divagations n'a pas réussi à me dissuader.

Ce faisant, dès lors qu'il y a publication, si le dédain ne vient pas l'asphyxier, s'ouvre le champ de la critique, mais aussi celui des propositions d'échange. Des échos pourront donc me parvenir, m'apportant des éléments de penser qui font défaut dans ma construction, ou des rectifications. Mes ruminations, naturellement, s'adressent à qui ce langage parle, à qui se sent et se veut étranger à la superficialité à laquelle condamne le goût de l'immédiateté, ne se reconnaît pas dans la nouveauté répétitive de mode, celle qui habille, happe et disparaît, à ceux dont les yeux ne s'habituent pas dans le noir du plein jour.

*S'imposant face à maintes
Déraisons de bonheur
Un seul sujet de plainte
Alimente à toute heure*

*Comme un bruit lancinant
Mes jours en amertume
Et corrompt maintenant
Par un relent posthume*

Dans la lumière que dispense le soleil, que reçoit la Terre montrant monts et merveilles, on avance à tâtons en plein jour, et le soir, trop tôt arrivé, rend plus incertain l'espoir de voir scintiller autre chose que le noir. L'obscurité s'offre à la clarté en miroir. L'errance sans voir et sans savoir est pareille à un état où se fondraient sommeil et veille.

L'interrogation sur la réalité humaine se rajoute à celle, non moins opportune, sur les réalisations survenues antérieurement à l'irruption, grâce à l'humain, de la capacité à poser des questions. Elle se fige autour du vivre et du mourir, désignant là l'unique sujet qui vaille, le contraire exemplaire, absolu, qui résonne à la manière d'un standard aux harmoniques multiples : contradiction, antinomie, antithèse, antonyme, antagonisme, aporie, paradoxe, amphibologie, schizophrénie... Les mots et les formes fourmillent pour caractériser cet aspect du réel, scellant des désaccords sous des rapprochements serrés jusqu'à donner l'apparence d'oxymores.

La pensée se heurte à cette propriété assez singulière qu'elle analyse comme une entorse à l'homogénéité, un brouillage insolite, une anomalie sur un fond de besoin d'harmonie. Où est la clé pour comprendre ? L'effort de longue date pour traduire un non-dit reste un vagissement, il manque le vocabulaire à commencer par son alphabet élémentaire.

Ceux et celles qui nous ont précédés nous ont légué un confort sans précédent, mais rien sur le sens. Le monde physique en son silence consent à se faire intelligible, modelable, alors que le monde animé de matière grise diffuse un silence obstiné, enfermé dans une souveraineté cryptée. Face au monde physique, l'explorable est prometteur et fertile, mais savoir de quel côté donner de la tête n'est aidé d'aucun repère détectable. Ne pouvant me résoudre à ne rien pouvoir dire sur une question qui me regarde bougrement, je ne renonce pas à l'envie d'apporter mon grain de sel en commençant par dire notre sort cause d'un cinglant malaise.

Le malaise, déjà, est dans le fait d'être entré dans la vie. Naître comporte un inconvénient terrible : impossible, en effet, de ne pas voir en contre-point de ce bienfait un contraire monstrueux, l'indication impérative de devoir partir. Etre entré dans la vie et découvrir quelle en est la triste fin revient à devoir assumer une impossibilité : l'acte de naissance est marqué d'une menace, et lui donner suite noblement relève de la gageure. Qu'est-ce que cette édification qui finit mal ? Conscient d'être fait légal, je me sens dupé. L'étonnement se teinte de dépit. Quoi ? Etre voulu et nié, attiré et repoussé, émergé et coulé ? La joyeuse invitation de naître se mêle à la tragique intimation d'avoir à disparaître, dans une démonstration d'oxymore d'une rare qualité, qui se peut traduire par la contraction : mortelle naissance.

Etrangeté insondable et suspecte de l'identité humaine, dont la définition doit englober deux termes non miscibles : vitalité et légalité. L'être humain, comme tout organisme, aussitôt né court vers son trépas. La vie est dite, plaisamment mais avec raison, maladie sexuellement transmissible par excellence, pis, toujours mortelle ! Elle est un cadeau empoisonné. Quant à la totalité humaine, elle est soumise au même sort. Et quant à la forme actuelle du vivant supérieur, on sait qu'elle sera relayée et dépassée. C'est une triple déchéance : celle individuelle promise à chacun ; celle des vivants contemporains que la Grande Faucheuse élimine à grands coups de lame ; celle des formes de vie éteintes ou celles toujours en vigueur mais n'appartenant plus à la lignée porteuse de l'avenir. Je suis né virtuellement mort, réalité banale et terrible, mes semblables et mes proches disparus me rappellent que mon tour viendra. La réalité de ceux qui sont là est faite de ceux qui ne sont plus là, le je qui est là est un je qui ne sera plus là. A la fin individuelle, s'ajoutent la fin de tous et la fin phylétique. Tous sont frappés, également, sans état d'âme. Autrement dit, sur un plan ou un autre, le sursis fait de tout vivant un survivant, un rescapé pour un temps, bientôt rattrapé.

Puisque par la naissance on est entraîné malgré soi dans une aventure qu'on ne tarde pas à comprendre comme une errance vers la sénescence, comment se prendre de passion, pour sa propre existence déjà, pour quelque chose qui manifestement tourne mal ? Une entreprise en déconfiture peut-elle mobiliser ? Une affaire qui bat de l'aile et donne des signes qu'elle n'ira pas au bout, qui peut-elle convaincre ? Quel tragique théâtre de marionnettes que la scène terrestre ! Et face à l'adversité, toute réplique par la récrimination, l'amertume, la vindicte est vaine, du fait de la radiation biologique. Pris dans le processus évolutif lent d'apoptose généralisée, et dans le type de vivant, le groupe biotique qu'est l'espèce humaine actuelle, j'ai une identité provisoire et un orgueil mal placé, nullement rattrapé par le prolongement réparateur de mes semblables à naître, par le faux réconfort de ma descendance. Je suis ballotté entre l'idéalité et le retour à la réalité : après succède à maintenant en le ruinant, il n'y a clairement pas plus d'après pour moi qu'il n'y en a pour le dragon de Quomodo, l'iguane des Galapagos, ou n'importe quel mammifère, oiseau ou rongeur. Les avantages de la gent hominale sont nuls.

A quoi bon ? Pas de cause connue, pas de fin détectable, pas d'intérêt à terme visible ! La loi de base, de plus, dans l'état de nature, c'est la cruauté, la voracité, dans l'eau, sur la terre ferme ou dans les airs. Et dans la société humaine, sur le modèle animal, on s'entredévore. A l'exception de quelques espèces comme les abeilles, les fourmis, les ruminants, chez les bêtes tuer c'est réussir, la nature par une sensation de bien faire récompense les comportements des animaux de proie, des carnassiers. Dans la cité des humains, la loi de nature sinistre a été amendée : par la conscience et le jugement s'est formé le sens de la cruauté de l'origine animale et des événements, et s'est installé le besoin de corriger les rapports humains primitifs en définissant l'inhumain. La société reste faite d'individus nuisibles et de bons, chacun y vit aux dépens et au profit de chacun, les uns étant plus prédateurs, cyniques, cupides, les autres plus donateurs,

modestes, généreux. Mais il reste que pour les uns et les autres la fin est identique. Le bon ordre aurait-il trouvé son achèvement dans un paroxysme de moralité que cela ne changerait rien !

Un doute s'insinue. On pressent une imposture, le poids d'une insupportable loi. On se sent attrapé, victime d'une attrape, dans la sensation de joie, mais, d'ailleurs, peut-être aussi dans la sensation inverse. Le cours de l'existence est un lent avortement. La nature crée des ébauches, des amorces ; l'interruption est la règle, congénitalement. Sans cœur, la destinée fait passer de présent à absent. La vue du présent appelle celle de sa négation, le vivant est un moribond, le monde vivant est un monde de mourants. Où mène la déroutante aventure, l'ingrate, scélérate et insensible loi de vivre ? Quand on considère tout ce qu'elle coûte en vies, tout ce qu'elle engloutit, broie, oublie avec impassibilité, il y a de quoi se sentir en droit d'élever un début de protestation. S'il n'y avait des passionnés du passé, vengeurs des trépassés, des objecteurs de l'anonymat, rebelles du rouleau compresseur, s'ils n'étaient là pour remonter le courant, rappeler et reconstituer ce que le temps a usé, le silence doublerait l'épaisseur déjà terrible du funèbre retour à l'inexistence.

Entré dans la vie, j'ai accédé au vivre comme un droit, l'entrée en possession d'un lot, d'une dotation, réellement, sûr de ne pas me raconter d'histoire. L'offre, je ne l'ai pas déclinée, j'y ai même souscrit. J'ai conscience qu'à la différence de l'animal, à l'évidence j'ai été admis à m'estimer, être quelque chose de noble, quelqu'un. Cette conscience est complétée par le sens d'être bénéficiaire d'un don, que je veux croire doublé du sens d'une entité donatrice. L'offre, en effet, est dévolue par une autorité, génératrice de responsabilité : impensable qu'il y ait un dépositaire d'un droit sans qu'il y ait un déposant ! Mais, patatras, je dois aussi voir que je suis réduit à rien ! A notre portée est mis quelque chose d'alléchant, qui nous est retiré sans aménité, de façon fort peu délicate ! Le goût pour l'achevé est trahi par un amer inachèvement ! Ce qui s'ouvre par une libéralité

s'avère plombé par une létalité que rien ne dément, en dehors de la vision religieuse. Le phénomène humain n'est pas anodin, comment ses animateurs peuvent-ils être traités par le dédain ?

La déconvenue, logique, n'est nullement rattrapée par la perspective d'un aboutissement collectif exaltant, sauf si l'on adhère à l'idée bouddhiste d'interdépendance. Si l'avenir humain – pré-écrit se dit-on, par cette raison élémentaire qui fait penser qu'autrement rien n'aurait de sens – n'intégrait pas celui de chacun, il pourrait être brisé faute d'adhésion. Car, si notre destin pris individuellement était écrit pour foirer, la valeur du je présent serait encore plus ruinée que si la réussite était prévue pour l'aventure globale seule : comment y consentirais-je par un élan mal placé, un crédit accordé à la fin trahi ? Si l'entreprise est engagée vers un probable succès, une consolation m'est-elle réservée pour ne pas y avoir part puisque je ne serai plus ? Qu'est-ce que ça peut me faire, au fond ? Echech ou réussite, je n'en ai cure. Le débouché de l'odyssée est une perspective qui peut être satisfaisante pour la raison mais pas pour le cœur, et pas apaisante pour moi, individu condamné à périr bien avant de voir les confins de beauté bleutée où l'humanité, nouvelle espèce, pourrait réaliser son expansion et concrétiser son devenir. La dignité, que je sens m'avoir été conférée, me fait revendiquer le droit à une sortie personnelle, pour moi, personnalisée, pas ce traitement qui nous vaut, tous, d'être éjectés du projet collectif comme des malpropres. Et cette dignité me fait réclamer quelque chose aussi pour les animaux...

Puisqu'avoir à vivre c'est avoir *ipso facto* à finir, on peut être conduit à vouloir en finir, le désir de se sortir de l'impasse peut venir à tout âge. Avant de naître, déjà, oui, rétrospectivement, depuis qu'un jugement a reconnu le droit de protester d'être né, ensuite à l'adolescence, et puis à l'âge mûr, et enfin à un âge avancé lorsqu'on n'a plus son autonomie. A moins d'être optimiste, ou retenu par un tabou, on peut être réceptif à cette sinistre proposition, échapper au traquenard, prendre la tangente. La tentation de s'esbigner pourrait

faire perdre beaucoup d'adhérents à l'affaire, mais il n'en est rien, les rangs sont loin de s'effiloche. Aucun mouvement ne s'amorce, pas de réaction courroucée de retour à l'envoyeur pour réforme, comme devrait déclencher l'homme révolté – pas tout à fait celui de Camus, qui entraîne, lui, dans l'action positive – à la vision de sa situation sadique jusqu'à preuve du contraire, au vu du funeste lot qui lui est échu. Comment sortir du discordant pathétique du vouloir jouir et du devoir mourir ? Comment s'attacher à la vie qui nous est ravie ? Tout au plus l'intérêt peut-il être l'énigme elle-même, le sel l'interrogation à son sujet. Prendre en attendant ce qu'offre la civilisation présente comme substitut aux motifs à me déterminer, n'est-ce pas choisir un biais peu digne ? L'injonction de vivre ainsi dans le présent, qui n'a d'autre définition que passer, passé en puissance, elle ne peut capter toute mon attention et me rendre oublieux de l'autre injonction. Car ce que je vois et vis est vestige, virtuellement. Le ballet, le cirque, les jeux auxquels on s'adonne en y mettant du cœur, je sais trop que ça finit ; l'abandon aux joies primaires ou évoluées a quelque chose de poignant. Quant à me complaire dans le XXIème siècle parce qu'il serait celui des dernières lumières, je ne peux, d'avance j'en perçois la dépréciation. Comment se fondre dans le présent sans réserve ?

Cependant, ma plainte peut s'arrêter là, car la loi de voracité n'est pas unique : il existe une autre loi, une loi de gratuité, qui alimente un mouvement positif opposé à la poussée destructrice. Son pouvoir d'objection est si fort qu'il fait naître la méfiance vis-à-vis de soi et de son pessimisme censé sincère : sommes-nous réellement condamnés à mort ? On peut pencher en faveur de la conviction contraire, mais faute d'un raisonnement fiable pour l'étayer, autre qu'une sorte de postulat de convenance, poussé à refuser d'évacuer l'illusion qu'on a une chance, on s'y abandonne. L'éventualité d'une réalité inverse à la rationalité, que le pari religieux a ancrée, je ne me l'autorise pas dans le cadre de ma réflexion à ce stade, cette solution dans le tour de force spécieux consistant à dire que mourir est un

investissement, que notre condition n'est pas mortelle mais vivante. Bien que personne ne soit dupe, que nul ne puisse se cacher l'issue, chacun parvient peu ou prou à occulter l'omniprésent trépas, c'est une caractéristique commune de pouvoir se détourner de l'apparent irrémédiable, ignorer la perfide duplicité de la donne, et ne voir que l'injonction de vivre. Le drame latent, mais rappelé par le journal, par les accidents qui nous touchent, serait-il à ce point banalisable qu'il réussisse à endurcir et fermer les fibres des émotions comme l'oreille se bouche aux sons au début ressentis comme intolérables ? Alors, il faut en convenir : finitude n'est pas un motif décisif à rupture de joie. Reste qu'est permanente et indéniable la menace, au point qu'elle fait corps avec la réalité, elle est terriblement réelle et virtuelle, si virtuelle qu'elle est inéluctable !

En conclusion sur ce premier point, j'observe qu'avec la vie on a un affichage, une annonce, un don, mais étrangement ce qui suit ressemble à une rétractation, une reprise, en forme de mépris. Vivre, fait d'avancée et de recul, d'avances et de retrait, c'est un "tiens" qui devient "t'auras rien". On est face à une construction antithétique incassable, ou, vu autrement, une cassure irrattrapable ; démonstration, s'il en était besoin, que la nature de l'investiture humaine est impensable, au sens premier, qu'elle ne se peut penser. Dans ce constat, il manque un élément pour établir le sens, au point positif posé en premier, naître, est opposé sa ruine : l'élément premier de la proposition est détruit par son retrait. Disgrâce et absence l'emportent. La différence est à faire entre : dire que mourir est dans la suite logique de naître, et comprendre que les deux actes s'enchaînent, s'emboîtent, à ses dépens. La première affirmation est neutre et sans affect, portée anonymement par un observateur extérieur sur le sort de tout organisme vivant sans avoir à déplorer de conséquence nominative. La seconde est faite par le porteur de cette compréhension, la prise de conscience et le jugement du sujet qui subit la question. L'animal n'a pas à l'assumer, l'humain oui.

Le malaise est dans le fait d'être entré dans la splendeur gracieuse de la vie. Etre entré dans le monde terrestre, ce n'est pas chose banale : si l'on veut bien sortir du travers qui nous fait trouver familier ou anodin d'être là, normal, on est pris par une impression d'enchantement. Ce n'est pas un milieu hostile, en effet, qui accueille les nouveaux arrivants : la planète bleue offre une image flatteuse, qui confirme le mythe originel d'un possible paradis. En découvrant le cadre environnant, on en prend plein les yeux, on est frappé par une composition d'une extrême richesse, une exubérance étourdissante. En acceptant de voir la variété inouïe du décor, en se laissant aller à regarder la réalité se découvrir, on est amené à s'extasier. Sur le monde minéral, propre déjà à provoquer l'éblouissement – en attestent les voyageurs amoureux des déserts ou des volcans –, s'édifie un étagement de formes vivantes stupéfiantes, déployées en des strates concentriques, la végétale, l'animale, et l'humaine. Une expression, sur une commande écrite fantasquement en deux brins moléculaires torsadés, flamboie dans une éberluante diversité, une prodigale inventivité, une pétillante profusion.

Or, cette surgescence qui se signale par une grande faconde, une vigoureuse volubilité, se fait dans des conditions qui ne laissent rien entendre : totalement indicible le phénomène d'irruption terrestre, et inaudible la voix émise par la nature. Nous sommes donc entrés dans ce milieu planétaire environné de démonstrations bruyantes jusqu'à l'accablement, à une particularité près que la réalité nous laisse dans l'incompréhension : ce qu'elle a à nous dire est gravé dans le silence, pas le moindre écho à notre demande d'ouïr. On tend l'oreille à une émission sans onde. Ou bien rien ne nous parle, ou bien la réception achoppe sur un défaut de sensibilité. Si la réalité est porteuse de message, c'est inintelligible, ou bien l'humain n'a pas l'équipement pour entendre, ou alors aucune divulgation ne nous est adressée. Ce monde est si peu disert que certains qui prétendent s'y entendre osent parler de hasard. Si, en

effet, on pense que le déroulement de l'édification et de l'évolution de la vie est aveugle, on peut aussi logiquement le penser aphasique, c'est-à-dire sans principe initiateur ou émetteur, sans adresse intentionnelle ou sensible.

Le milieu où nous sommes inscrits par la naissance bruit de la truculence d'un spectacle qui ne nous dit rien, nous laisse stupides de ne rien entendre. La jactance de la biosphère n'a pas de traduction en signes audibles, les programmes SETI sont inappropriés : s'il y a du son, il n'y a pas de sens. On pourrait dire qu'on a l'image mais pas le son. Et on a beau prêter l'oreille, à coups d'efforts astronomiques et microscopiques, le silence reste inviolé. La nature drapée dans sa beauté glacée nous laisse assiégés par son mutisme. Ce qui nous environne ne nous concernerait pas ? Son intérêt ne nous viserait pas ? Face au milieu vivant, à la tonitruance de la vie foisonnante, on est face à un assourdissant silence, une lancinante loi du secret, et on reste sur sa faim. Générosité, splendeur, débauche de formes, fantaisie sans limite de l'ornementation, d'un côté, quelque chose de parlant en somme, et de l'autre, à l'inverse, bouclage, fermeture, non éloquence. A une exubérance insensée fait pendant le non-sens de la non-audition, de l'inconnaissance pure. Comment ça ? On se paye ma tête ! Né nié, déjà, sans que la force de la multitude remédie à ce qui ressemble si fort à une farce, je me retrouve démuné, pourtant muni de raison, mais d'une raison qui ne se dit pas, animé d'un moi objet sans écho, moi hominal sans plus de consistance que l'animal.

Ce constat qui rend désesparé appelle un jugement ou un commentaire : quelque chose manque, une dérobade qui laisse un sentiment révoltant. Les progrès récents réalisés dans les savoirs les plus divers pour détecter et expliciter tous les phénomènes, explorer le monde dans ses derniers recoins, d'un infini à l'autre, servis par les technologies révolutionnaires de l'image, des perceptions sensorielles aidées, mettent au jour la surabondante richesse du monde. Mais, ce